INSTITUT DE FRANCE.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 28 FÉVRIER 1883

AUX FUNÉRAILLES DE M.

LE BARON JULES CLOQUET

AU NOM DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PAR

M. LE BARON LARREY

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXXIII

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b2229188x

INSTITUT DE FRANCE.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 28 FÉVRIER 1883

AUX FUNÉRAILLES DE M.

LE BARON JULES CLOQUET

AU NOM DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PAR

M. LE BARON LARREY

Messieurs,

L'Académie des Sciences devait faire entendre, au nom de l'Institut, la voix autorisée du seul chirurgien survivant de la section de médecine, pour célébrer la mémoire de son vénéré doyen. Mais M. Gosselin s'était déjà disposé à prendre la parole, comme professeur, au nom de la Faculté de médecine. Mon éminent confrère et ami a donc bien voulu me transmettre l'honneur de le suppléer, d'accord avec M. le président Blanchard, annonçant à l'Académie la nouvelle perte qu'elle venait d'éprouver.

A peine la tombe de Charles Sédillot est-elle fermée, que s'ouvre, devant nous, celle de Jules Cloquet, placés l'un et l'autre, au premier rang des chirurgiens de notre époque, collègues émérites des mêmes corps savants, parvenus à l'apogée de leur réputation, comblés d'honneurs, entourés d'hommages et de regrets.

Le baron Jules-Germain Cloquet, membre de l'Institut (Académie des sciences) et de l'Académie de médecine, professeur honoraire de la Faculté de Paris et ancien chirurgien des hôpitaux, associé à diverses compagnies savantes, nationales ou étrangères, commandeur de la Légion d'honneur, etc., est né à Paris, le 28 décembre 1790.

Son père, artiste érudit, graveur habile, avait été dessinateur en titre de la marine et interprète des langues orientales à la maison du Roi. Mais, dépossédé de ses fonctions, il trouva dans ses talents assez de ressources pour bien élever ses quatre enfants. Il inculqua au plus jeune le goût des arts et en particulier le sentiment du dessin.

Jules Cloquet avait pour frère aîné un naturaliste de renom dans la science, Hippolyte Cloquet, lequel devint pour lui un guide éclairé, dès les premiers pas de sa carrière, en le dirigeant vers l'étude de l'anatomie.

Le jeune adepte avait perdu sa mère de bonne heure, mais il reçut de ses deux sœurs, ses aînées aussi, les soins de cette tendre affection de la femme sachant surveiller l'éducation morale de l'enfant.

L'entrée de Jules Cloquet dans la vie, au temps de la révolution, le fit assister enfin à plusieurs graves évènements qui devaient lui laisser, à jamais, d'ineffaçables souvenirs. Telles furent les origines de sa destinée.

Ses premières études sont sérieuses, en lui assurant des succès scolaires bien mérités, au collège Sainte-Barbe et au Lycée Napoléon.

Il rencontre alors, dans l'un des amis de sa famille, le savant Duméril, un protecteur dont il se plaira toujours à rappeler le nom et à raconter les bienfaits.

C'est sur l'initiative de Duméril, et d'après la double présentation des professeurs du Muséum d'histoire naturelle et de ceux de la Faculté de médecine, que le lauréat lycéen est nommé élève de l'*École d'Anatomie artificielle* établie à Rouen. Il s'y place au premier rang et, trois années après, il devient préparateur des modèles d'anatomie, à la Faculté de médecine de Paris. Un décret impérial, daté de 1812, lui accorde même, à ce titre et par une faveur insigne, l'exemption du service militaire.

Cependant Jules Cloquet s'était apprêté à en subir la loi et, afin d'aborder la carrière médicale de l'armée, il se présentait comme élève au Val-de-Grâce. Admis encore des premiers, il commence de bonnes études pratiques, sous les ordres du chirurgien en chef Barbier, fondateur de l'un des prix de l'Institut. Mais l'excès de travail le fait tomber malade; l'un des médecins de l'hôpital, le docteur Devilliers, lui donne des soins, assure sa guérison et devient son ami. Jules Cloquet avait ainsi fait son apprentissage en chirurgie au Val-de-Grâce, et notre École de médecine militaire attache du prix à en garder la souvenance.

Il soutient ensuite avec succès les épreuves de l'internat des hôpitaux civils et s'engage, dès lors, d'une façon mémorable, dans la voie des concours.

M. Cloquet partage d'abord, avec M. Rayer, en 1813 et en 1814, le prix d'anatomie et de physiologie, à l'École pratique de la Faculté de médecine.

Il y acquiert, en 1815, la place de prosecteur.

Puis, il passe, avec les meilleures notes, tous ses examens du doctorat, mais il aurait éprouvé pour sa thèse inaugurale un embarras d'argent, s'il n'avait obtenu, en 1817, la gratuité, aux épreuves d'un concours institué par le savant Cabanis.

C'est à ses études constantes et à ses laborieuses préparations d'anatomie humaine et comparée que M. Cloquet doit les notions fondamentales de la chirurgie pratique.

Il est nommé, en 1819, chirurgien-adjoint de l'hôpital Saint-Louis, où il trouve devant lui Richerand, et après lui, Jobert, son futur compétiteur à l'Institut.

Il se présente, la même année, en concurrence avec Breschet, pour la place de chef des travaux anatomiques de la Faculté, mais, cette fois seulement, il n'est pas nommé, malgré son mérite, parce qu'il est le plus jeune des deux candidats.

Un *Mémoire sur la membrane pupillaire et la formation du petit cercle artériel de l'iris* est, en 1818, le premier travail lu, par M. Cloquet, à l'Académie des sciences. Il y expose les recherches faites par lui sur le fœtus humain, démontrant la structure de la membrane pupillaire, dont l'existence même était encore contestée.

Les deux prix proposés par l'Académie des sciences lui sont décernés l'un, en 1820, relatif à un sujet déjà mis au concours, *sur les vers intestinaux*, l'autre, en 1822, *sur les calculs urinaires*.

Il communique, plus tard, à l'Académie d'autres recherches, dont la *Notice analytique de ses travaux scientifiques* présente un exposé à peu près complet (1).

La nomination du docteur Cloquet à l'Académie de médecine date de sa fondation en 1821, et dès cette époque lointaine, jusque vers ces dernières années, il s'y est montré l'un des plus assidus. Il était, depuis l'origine, le doyen de notre section de pathologie chirurgicale.

En 1824, il est élu le premier des agrégés en chirurgie près la Faculté de médecine, où il soutient une thèse latine sur le choix de l'opération de la cataracte.

En 1825, il est présenté, bien jeune encore, par la section de médecine et de chirurgie de l'Académie des sciences, sur la liste des candidats qui s'appelaient Dupuytren, Roux, Larrey, Alibert et Richerand.

Mais, déjà voué à l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie, il est désigné, en 1827, par la Faculté, pour suppléer le professeur Antoine Dubois, dont il devient, en 1831, le successeur, par un nouveau concours, à la chaire de pathologie chirurgicale. La *méthode à suivre dans cet enseignement* lui fournit le sujet d'une thèse remarquable par les détails techniques et par ses propres dessins.

Jules Cloquet achève, en 1831, le plus considérable de ses travaux, commencé depuis dix ans, l'*Anatomie de l'homme*,

---

(1) Citons seulement parmi ses mémoires originaux : De l'*influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique;* — du *développement du cristallin;* — des *fibro-cartilages intervertébraux;* — des *hernies de l'abdomen;* — des *fractures par contre-coup de la mâchoire inférieure;* des *concrétions intestinales,* etc., sans mentionner plusieurs publications, dans divers recueils, d'après les leçons du professeur.

en cinq volumes in-folio, avec 300 planches lithographiées. Cette œuvre, importante pour la renommée de son auteur, avait même été projetée par lui, avant 1821, en collaboration avec Béclard, son ami. On peut regarder cet ouvrage comme le modèle des principaux atlas d'anatomie publiés après cette époque.

Le professeur Cloquet inaugure, en 1834, l'hôpital des cliniques de la Faculté de médecine, organisé par son éminent doyen Orfila. Il apporte à cette nouvelle chaire les aptitudes de son savoir et les qualités de son talent.

Ceux de ses anciens élèves qui survivent, comme moi, Messieurs, à cet excellent maître, se rappellent quel vif intérêt il savait répandre sur tous les sujets de clinique, par sa parole facile, trop facile ou trop familière peut-être, mais toujours claire, attachante et sympathique.

Ils se rappellent avec quelle sagacité étaient reconnus les cas nouveaux, rapprochés des faits déjà observés, les données anatomiques et les déductions physiologiques applicables à chacun d'eux, les indications thérapeutiques de l'hygiène ou de la médecine, substituées quelquefois aux nécessités de la chirurgie. Mais, lorsque l'intervention armée devenait indispensable, ils se rappellent aussi le calme, le sang-froid de l'opérateur, l'adresse et la sûreté de sa main, guidée par des connaissances précises et par l'appréciation exacte des moindres incidents de l'opération ; ils se rappellent de même ses ingénieux procédés de pansement, ses ressources inattendues dans les cas graves et ses soins consciencieux pour la guérison de l'opéré.

Ils se rappellent enfin cette facilité prodigieuse à tracer sur le tableau les formes extérieures des maladies ou des

lésions chirurgicales, leurs rapports anatomiques ou les altérations organiques, et les procédés opératoires ou les instruments et appareils, dont plusieurs sont de l'invention et portent le nom de Jules Cloquet.

C'est ainsi qu'il introduisit l'art si utile du dessin dans l'enseignement de la chirurgie, comme l'avaient déjà démontré Georges Cuvier, de Blainville et d'autres maîtres de la science, pour l'enseignement de l'anatomie comparée ou de la zoologie et de la physiologie expérimentale.

Et ce talent précieux pour ses cours, le professeur Cloquet l'appliquait également avec soin à ses ouvrages et à ses manuscrits (1).

Ajoutons qu'il avait l'habitude de clore, chaque année, son professorat par quelques leçons restées inédites sur la conduite du chirurgien, dans toutes les situations de la pratique civile, vis-à-vis de ses confrères et de ses aides ou assistants, comme envers les malades et leurs familles, devant les autorités ou les magistrats, au point de vue médico-légal et dans les occurrences les plus variées, les plus délicates de l'exercice de l'art.

Je n'ai pas oublié, pour ma part, combien les leçons du professeur Cloquet m'ont été utiles, lorsque j'eus l'honneur de le suppléer, à l'hôpital des cliniques, comme agrégé en exercice, pendant trois années consécutives, de 1839 à 1842. J'ai surtout puisé à son école les principes de la *chirurgie conservatrice*, à laquelle j'ai voué tous mes soins, tous mes efforts, dans une longue expérience des hôpitaux

(1) Il a bien voulu, à diverses époques, me donner quelques-uns de ces manuscrits que je destine aux bibliothèques de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté de médecine.

de l'armée. Mais je dois m'excuser, Messieurs, de cette digression personnelle et aussitôt revenir, avec vous, à notre éminent confrère.

Les fatigues de tant de concours, de tant de travaux, jointes aux exigences de l'enseignement et de la pratique, décident le maître à prendre, trop tôt pour ses disciples, mais à temps pour lui-même, un repos nécessaire.

Le moment était venu enfin, comme couronnement de sa brillante carrière, de voir les portes de l'Institut s'ouvrir devant lui, trente ans après sa candidature primitive ou prématurée. C'est le 11 juin 1855, que M. Jules Cloquet se trouve appelé par l'élection, à l'honneur de remplacer Lallemand, de Montpellier, à l'Académie des sciences.

Mais l'année même où il éprouve, à Paris, cette joie légitime, il ne s'attend pas à la douleur d'apprendre de la Perse la mort d'un neveu, digne de son nom (1).

Trois ans après, en 1858, le professeur titulaire est nommé professeur honoraire à la Faculté, avec les considérants les plus flatteurs de la décision ministérielle.

Élu, en 1860, président de l'Académie de médecine, M. Cloquet en dirige les séances avec l'autorité de sa grande situation. Il s'y montre ensuite fort assidu, comme à l'Académie des sciences, jusqu'en 1880, époque où cette assiduité même exige une retraite définitive.

---

(1) Ernest Cloquet, après avoir fait d'excellentes études scolaires et remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général de l'Université, après avoir obtenu la première place de l'internat et la médaille d'or des hôpitaux, après avoir enfin soutenu avec distinction sa thèse pour le doctorat, s'était décidé à accepter la place de médecin du Shah de Perse, dont il devint aussi le conseiller. Il mourut subitement vers la fin de 1855.

Cependant, si M. Cloquet doit se séparer des séances académiques, il ne veut pas se séparer de ses honorables confrères ou collègues et il leur demande, en toute occasion, des nouvelles de la science ou de la médecine.

Voyant, dès lors, notre cher maître plus fréquemment qu'autrefois, dans toute son intimité, nous apprécions de près l'élévation de son intelligence, la bonté de son cœur, la finesse de son esprit et l'aménité de son caractère.

Il est heureux de revoir ses amis ou ses anciens élèves, qu'il sait charmer par sa mémoire fidèle du passé. Tantôt il nous rappelle modestement les luttes de ses brillants concours, les faits curieux de sa pratique demi-séculaire, ou bien ses vacances en voyage, à la campagne, et ses passe-temps artistiques ou littéraires (1). Tantôt il invoque ses réminiscences classiques et nous cite divers fragments de prose ou de poésie, comme s'il avait relu tout exprès ses auteurs favoris. Mais, hélas! il n'a plus, en réalité, la moindre mémoire du présent.

M. Cloquet, célèbre dès sa jeunesse, a été heureux dans la vie par son mérite reconnu, par sa fortune bien acquise et par ses qualités personnelles. Il a été heureux aussi, dans la dernière période de sa longévité, par le dévouement conjugal de la femme qui porte noblement son nom, qui a sauvegardé le bien-être de son intérieur, en lui épargnant les soucis ou les peines qu'elle prenait pour elle seule, et qui est parvenue, par ses efforts de chaque jour, de chaque instant, à prolonger cette précieuse existence, presque au delà de ses limites naturelles.

---

(1) Notons à part un livre de *Souvenirs sur la vie du général Lafayette.*

Le terme fatal approche de plus en plus; il est marqué par un affaiblissement graduel, progressif, non pas des sensations morales ou intellectuelles, mais des sensations physiques et vitales.

Les soins les plus habiles sont donnés à leur éminent collègue de la Faculté par MM. les professeurs Michel Peter et Félix Guyon; mais rien ne peut enrayer les progrès de cette débilité extrême, n'ayant pour cause aucune lésion appréciable, et l'alimentation elle-même la plus légère n'est plus supportée.

Je viens encore une fois, vers le soir du vendredi 23 février, revoir mon cher maître; il a les yeux fermés; il les rouvre, en sentant ma main toucher la sienne et dirige vers moi un regard presque éteint, mais toujours affectueux; il prononce deux fois mon nom, distinctement, comme pour me dire adieu; puis il referme ses paupières, paraît s'endormir, et deux heures après, il n'était plus.

Ainsi, Messieurs, vient de s'éteindre, dans sa quatre-vingt-treizième année, sans souffrance, sans agonie, le doyen de la chirurgie française, l'excellent maître, le vénéré confrère qui avait parcouru dignement cette longue existence, aimé, honoré, regretté de tous. Il s'est endormi dans la mort sénile, comme dans le sommeil du juste, en pleine connaissance de lui-même, avec la conscience de tout le bien qu'il avait fait dans ce monde.

Paris. — Typ. Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 14251.